

« Célébrer et commémorer les révolutions »
Compte rendu de la table ronde du vendredi 25 octobre 2013
animée par Marie-Bénédicte Vincent et Henri Pigeat

Marie-Bénédicte Vincent, maître de conférences à l'Ecole Normale Supérieure, a introduit la séance en présentant les différentes personnalités invitées à s'exprimer lors de cette table ronde. Etaient ainsi présents dans l'ordre de prise de parole Massimo Baioni de l'Université de Sienne, Alexandre Sumpf de l'université de Strasbourg, Jean-Numa Ducange de l'Université de Rouen, Ran Halévy du C.N.R.S. et Angelo D'Orsi de l'Université de Turin. Les chercheurs ont respectivement effectué leurs communications sur la commémoration du *Risorgimento* dans l'Italie contemporaine, celle de la révolution de 1917 en Union Soviétique, la mémoire des révoltes de 1848 et de 1918 en Allemagne, le bicentenaire de la Révolution française en 1989 et enfin la question de la nature révolutionnaire de la chute du mur de Berlin.

Massimo Baioni a souligné la place majeure du *Risorgimento* dans les stratégies de légitimation des régimes de l'Italie contemporaine ; la monarchie en a par exemple occulté la nature révolutionnaire au profit d'une image modérée propre à donner une idée consensuelle du passé récent. Le *Risorgimento* a alors fait l'objet d'une « guerre de mémoire » entre des acteurs tels que des partis politiques (comme la Ligue du Nord) ou encore les catholiques radicaux. Cependant, ce thème aurait tendance aujourd'hui à disparaître du paysage mémoriel public, excepté dans des termes négatifs de « révolution inachevée » voire de « mensonge. » La célébration du 150^e anniversaire de l'unité italienne en 2011 a à la fois confirmé cette tendance et mis au jour une forte demande sociale d'un rapport critique à l'histoire nationale.

Alexandre Sumpf a pour sa part exposé plusieurs procédés de la commémoration de la révolution d'octobre 1917 en Union Soviétique. Cette commémoration s'est d'abord inscrite dans la temporalité, puisque les célébrations du 7 novembre étaient chaque année la preuve de la pérennité du régime. Malgré des contextes historiques difficiles, le conférencier a souligné l'allongement du temps de préparation des cérémonies, parallèlement à leur professionnalisation. Des interrogations ont été également soulevées quant aux modalités des célébrations, qui prennent par exemple des formes différentes dans les deux capitales de l'Union Soviétique en 1920. En 1937 se posent encore des questions autour des héros de la révolution : qui doit entrer au Panthéon ? Staline peut-il s'y trouver sur un pied d'égalité avec Lénine ?

Les révoltes allemandes de 1848 et de 1918 sont des objets particuliers d'après Jean-Numa Ducange car elles n'ont pas, contrairement à d'autres révoltes, installé de grands consensus nationaux. Cependant, elles ne peuvent être considérées comme de simples échecs dans la mesure où leur souvenir est bien présent dans l'actualité. La révolution de 1848 a été surtout commémorée comme une révolution de martyrs, tandis que celle de 1918 a laissé d'importantes fractures dans les mémoires et se trouve plutôt dévalorisée. Toutes deux font l'objet d'une lecture ambiguë par la R.D.A., qui encense leurs héros tout en les considérant comme des échecs. Le conférencier a conclu sur l'intérêt d'un travail sur le concept même de révolution, qui permettrait de mieux comprendre la nature de ces mouvements et de les replacer par rapport aux autres révoltes européennes.

Ran Halévy a fait remarquer que le bicentenaire de la Révolution française avait été précédé d'une longue période de préparation pendant laquelle les historiens s'étaient divisés à

son sujet. Le bicentenaire a laissé d'après lui trois impressions : d'abord celle d'un enrichissement intellectuel, mais qui a eu son revers de saturation dû à la dimension industrielle de l'événement. Cependant, c'est surtout sur le sentiment de perplexité que s'est attardé le conférencier, car le bicentenaire a selon lui davantage approfondi des questionnements qu'il n'en a résolus, comme par exemple celui de la nature de l'esprit révolutionnaire. Cette commémoration a également donné l'impression d'un décalage entre les historiens et hommes politiques d'une part et la société civile de l'autre, qui a manifesté une vraie volonté de réconciliation sans que celle-ci ne soit réellement réalisée par la célébration.

La question posée par Angelo D'Orsi a été de savoir si la chute du mur de Berlin avait été ou non une révolution. En effet, le mur n'est pas tombé suite à une attaque populaire puisque l'ouverture de la frontière avait été annoncée à la télévision avant que les Berlinois ne la prennent d'assaut. Sans doute la symbolique de l'événement a-t-elle finalement importé plus que l'événement lui-même, avec notamment le concert commémoratif de Pink Floyd qui a touché une audience spectaculaire. Une forte tendance à la *damnatio memoriae* a également pu être constatée lorsque des communistes ont renié leur parti du jour au lendemain ; si l'on a abattu le mur de Berlin en 1989, a conclu Angelo D'Orsi, on en a aussi érigé un autre, idéologique cette fois, en prétendant que le libéralisme était la seule solution aux problèmes de l'humanité.

Henri Pigeat a ensuite posé la question de la réception de ces commémorations par la société civile. Massimo Baioni a répondu que les Italiens avaient davantage fait preuve d'un besoin d'histoire que d'un besoin de mémoire, tandis que Jean-Numa Ducange a expliqué que la mémoire des révolutions n'était pas un sujet central dans l'opinion allemande. Ran Halévy est revenu pour sa part sur la réceptivité de la population lors du bicentenaire, et Angelo D'Orsi a conclu sur la position des Allemands de l'Est après la chute du mur, qui ont voulu effacer le passé avant d'en devenir « nostalgiques ».

Il a été également demandé si le terme de révolution était réellement pertinent pour désigner les cas italien et allemand, et si la Révolution française n'avait pas usurpé à la révolution américaine le titre de première révolution moderne. Une remarque a également été faite selon laquelle la commémoration n'était jamais un consensus, mais plutôt une mise en scène des divisions. Massimo Baioni a répondu que *Risorgimento* avait bien été une révolution car il y avait eu en Italie une participation populaire et une importance certaine des idées démocratiques ; Alexandre Sumpf a ajouté que la Russie n'avait pas aujourd'hui de véritable parti libéral ni de parti socialiste car la population elle-même avait condamné ces deux tendances suite à leurs échecs en 1917. Jean-Numa Ducange a proposé ensuite le terme de « processus révolutionnaires » pour qualifier les révolutions allemandes, tandis que Ran Halévy a expliqué que la Révolution française avait des prétentions universalistes que la révolution américaine n'avait pas. Enfin, Angelo D'Orsi a complété la définition de la révolution en insistant sur son résultat, à savoir un changement de la classe sociale au pouvoir. Comme l'a souligné Marie-Bénédicte Vincent en conclusion, cette table ronde aura permis de confronter des révolutions et commémorations dans différents pays européens, et d'élaborer une réflexion autour de la définition, du rôle et du sens de ces deux objets centraux de l'histoire contemporaine occidentale.